

LE CID,
TRAGÉDIE

De Mr. de CORNEILLE.

Nouvelle Edition revuë & corrigée par
Monfieur ROUSSAUT.

Le Prix est 30. sols.



A PARIS.
Chez F. G. Merigot, Quai des Augustins.

M D C C X L V I I.

LE CID

TRAGÉDIE

De M. de CORNEILLE

Nouvelle Edition revue & corrigée par
Monsieur ROUSSAU



PARIS

chez M. de la Harpe, Palais National, ci-devant des Arts

MDCCLXXII



A C T E U R S.

D. FERNAND, premier Roi de Castille.

D. DIEGUE, Pere de D. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Gormas, Pere de
Chiméne.

D. RODRIGUE, Amant de Chiméne.

D. SANCHE, Amoureux de Chiméne.

D. ARIAS, }
D. ALONSE, } Gentilshommes Castillans.

CHIMENE, Fille de Don Gomes.

ELVIRE, Gouvernante de Chiméne.

La Scene est à Seville.

A C T E U R S

D. FERNAND, premier Roi de Castille.

D. DIEGUE, Pere de D. R. Rodrigue.

D. GOMES, Comte de Goines, Pere de

Chimere.

D. RODRIGUE, Comte de Chimere.

D. ZANCHE, Amoureux de Chimere.

D. ARIAS, } Genealogique Castillans.

D. ALONSO

CHIMERE, Fille de Don Gomes.

EL VIRE, Gouverneur de Chimere.

La Scene est a Chimere.



LE CID,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, D. DIEGUE.

LE COMTE.



Nfin vous l'emportez, & la faveur
du Roi

Vous élève en un rang qui n'étoit
dû qu'à moi,

Il vous fait Gouverneur du Prince
de Castille.

D. DIEGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille

A 3

Montre à tous qu'il est juste, & fait connoître assez
Qu'il fait récompenser les services passez.

LE COMTE.

Pour grands que soient les Rois, ils font ce que
nous sommes;

Ils peuvent se tromper comme les autres hommes,
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présens.

D. DIEGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'ir-
rite,

La faveur l'a pû faire autant que le mérite;
Mais je dois ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien, quand le Roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre,
Joignons d'un sacré nœud ma Maison à la vôtre,
Rodrigue aime Chimène, & ce digne Sujet
De ses affections est le plus cher Objet.

Consentez-y, Monsieur, & l'acceptez pour Gendre;

LE COMTE.

A des partis plus haut Rodrigue doit prétendre,
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.

Exercez la, Monsieur, & gouvernez le Prince;
Montrez-lui comme il faut régir une Province,
Faire trembler par tout les Peuples sous sa loi,
Remplir les Bons d'amour, & les Méchans d'effroi,
Joignez à ces vertus celles d'un Capitaine;
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers & les nuits à cheval,
Réposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.

Instruïtez-le d'exemple, & rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIEGUE.

Pour s'instruire d'exemple en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des Nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivans sont d'un autre pouvoir,
Un Prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
Et ce bras du Royaume est le plus ferme apui.
Grenade, & l'Arragon tremblent quand ce fer
brille,

Mon nom sert de rempart à toute la Castille,
Sans moi vous passeriez bien-tôt sous d'autres loix,
Et vous auriez bien-tôt vos ennemis pour Rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma
gloire,

Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire,
Le Prince à mes côtés feroit dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras,
Il apprendroit à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verroit . . .

D. DIEGUE.

Je le fais, vous servez bien le Roi.
Je vous ai vu combattre & commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place;

Enfin, pour épargner les discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
 Un Monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritois, vous l'avez emporté.

D. DIEGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avoit mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIEGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux Courtisan.

D. DIEGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul Partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le Roi fait honneur à votre âge.

D. DIEGUE.

Le Roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par-là cet honneur n'étoit dû qu'à mon bras.

D. DIEGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritoit pas.

LE COMTE.

Ne le méritoit pas! moi?

Vous.

D. DIEGUE.

Ton impudence,
 Téméraire Vieillard, aura sa récompense.

(Il lui donne un soufflet.)

D. DIEGUE *mettant l'épée à la main.*
 Achève, & prends ma vie après un tel affront,
 Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

TRAGÉDIE.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de foiblesse?

D. DIEGUE.

O Dieu! ma force usée en ce besoin me laisse!

LE COMTE.

Ton épée est à moi, mais tu serois trop vain,
Si ce honteux trophée avoit chargé ma main.

Adieu, fais lire au Prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction l'histoire de ta vie.
D'un insolent discours ce juste châtement
Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE II.

D. DIEGUE.

O Rage! ô desespoir! ô vicieuse ennemie!
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie,
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Mon bras qu'avec respect toute l'Espagne admire,
Mon bras qui tant de fois a sauvé cet Empire,
Tant de fois affermi le trône de son Roi,
Trahit donc ma querelle, & ne fait rien pour
moi.

O cruel souvenir de ma gloire passée!
Oeuvre de tant de jours en un jour effacée!
Nouvelle dignité fatale à mon bonheur!
Précipice élevé d'où tombe mon honneur!
Faut-il de votre éclat voir triompher le Comte,
Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte?
Comte, sois de mon Prince à présent Gouverneur,

Ce haut rang n'admet point un Homme sans hon-
neur,

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sçu rendre in-
digne.

Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
Mais d'un corps tout de glacé inutile ornement,
Fer, jadis tant à craindre, & qui dans cette offense
M'as servi de parade, & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des Humains,
Passe pour me vanger en de meilleures mains.

SCENE III.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon Père
L'éprouveroit sur l'heure.

D. DIEGUE.

Agréable colère!
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois mon sang à ce noble courroux,
Ma jeunesse révit en cet ardeur si prompte.
Viens mon Fils, viens mon sang, viens réparer ma
honte,
Viens me vanger.

D. RODRIGUE.

De quoi?

D. DIEGUE.

D'un affront si cruel,
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mor-
tel,

D'un soufflet. L'insolent en eut perdu la vie,
Mais mon âge a trompé ma généreuse envie,
Et ce fer que mon bras ne peut plus soutenir,
Je le remets au tien pour vanger & punir.

Va contre un Arrogant éprouver ton courage,
Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
Meurs, ou tué. Au surplus, pour ne point te flatter,
Je te donne à combattre un Homme à redouter.
Je l'ai vu tout couvert de sang & de poussière
Porter par tout l'effroi dans une armée entière.
J'ai vu par sa valeur cens escadrons rompus;
Et pour t'en dire encore quelque chose de plus,
Plus que brave Soldat, plus que grand Capitaine,
C'est . . .

D. RODRIGUE.

De grace, achevez.

D. DIEGUE.

Le Pere de Chiméne.

D. RODRIGUE.

Le

D. DIEGUE.

Ne replique point, je connois ton amour,
Mais qui peut vivre infame est indigne du jour,
Plus l'Offenseur est cher, & plus grande est l'of-
fense.

Enfin tu fais l'affront, & tu tiens la vengeance,
Je ne te dis plus rien. Vange-moi, vange-toi,
Montre-toi digne Fils d'un Pere tel que moi,
Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer, va, cours, vole, & nous vange.

SCENE IV.

D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur,
 D'une atteinte imprévue aussi-bien que mortelle,
 Misérable Vangeur d'une juste querelle,
 Et malheureux Objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, & mon ame abatuë

Cède au coup qui me tuë.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu! l'étrange peine!

En cet affront mon Pere est l'offensé,

Et l'Offenseur le Pere de Chiméne!

Que je sens de rudes combats!

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse,

Il faut vanger un Pere, & perdre une Maîtresse,

L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.

Réduit au triste choix, ou de trahir ma flâme,

Ou de vivre en Infâme,

Des deux côtés mon mal est infini.

O Dieu! l'étrange peine!

Faut-il laisser un affront impuni?

Faut-il punir le Pere de Chiméne?

Pere, Maîtresse, honneur, amour,

Noble & dure contrainte, aimable tyrannie,

Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie;

L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour,

Cher & cruel espoir d'une ame généreuse,

Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,

Fer, qui cause ma peine!

M'es-tu

M'es-tu donné pour vanger mon honneur?
M'es-tu donné pour perdre ma Chiméne?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma Maîtresse aussi bien qu'à mon Père;
J'attire en me vangeant sa haine & sa colère,
J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
A mon plus doux espoir l'un me rend infidelle,
Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir,
Tout redouble ma peine.

Allons, mon ame, & puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chiméne.

Mourir sans tirer ma raison!

Rechercher un trépas si mortel à ma gloire!
Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
D'avoir mal soutenu l'honneur de ma Maison!
Respecter un amour dont mon ame égarée
Voit la perte assurée!

N'écoutons plus ce penser suborneur

Qui ne sert qu'à ma peine.

Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
Puisqu'après tout il faut perdre Chiméne.

Oui, mon esprit s'étoit déçu,

Je dois tout à mon Pere avant qu'à ma Maîtresse.

Que je meure au combat, ou meure de tristesse,

Je rendrai mon sang pur, comme je l'ai reçu.

Je m'accuse déjà de trop de négligence.

Courons à la vengeance,

Et tout honteux d'avoir tant balancé,

Ne soyons plus en peine,

(Puisqu'aujourd'hui mon Pere est l'offensé)

Si l'Offenseur est Pere de Chiméne.

Fin du premier Acte.

B

M'es-tu



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

JE l'avouë entre nous, mon sang un peu trop
 chaud
 S'est trop émû d'un mot, & l'a porté trop haut ;
 Mais puisque ç'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du Roi ce grand courage cède,
 Il y prend grande part, & son cœur irrité
 Agira contre vous de pleine autorité.
 Aussi vous n'avez point de valable défense ;
 Le rang de l'Offensé, la grandeur de l'offense,
 Demandent des devoirs & des soumissions,
 Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le Roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute & suivie.

Le Roi vous aime encor, apaisez son courroux,
Il a dit, je le veux. Désobérez-vous?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime,
Et quelque grand qu'il soit, mes services présents
Pour le faire abolir sont plus que suffisans.

D. ARIAS.

Quoiqu'on fasse d'illustre & de considérable,
Jamais à son Sujet un Roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, & vous devez savoir
Que qui sert bien son Roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, Monsieur, sur cette confiance,

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un Roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'Etat périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberoit de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant feroit choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

D. ARIAS.

Que lui dirai-je enfin? je lui dois rendre compte.

B 2

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

D. ARIAS.

Mais songez que les Rois veulent être absolus.

LE COMTE.

Le sort en est jetté, Monsieur; n'en parlons plus.

D. ARIAS.

Adieu donc; puisqu'en vain je tâche à vous résoudre.

Avec tous vos lauriers craignez encor la foudre.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

D. ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par-là Don Diégué satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces,

J'ai le cœur au-dessus des plus grandes disgraces,

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,

Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCENE II.

LE COMTE, D. RODRIGUE.

D. RODRIGUE.

A Moi, Comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

D. RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connois-tu bien Don Diégué?

LE COMTE.

Oui.

D. RODRIGUE.

Parlons bas, écoute,

Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
La vaillance & l'honneur de son temps? le fais-tu?

LE COMTE.

Peut-être?

D. RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,

Sais-tu que c'est son sang? le fais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

D. RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux.

D. RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées,
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi? qui t'a rendu si vain!

Toi, qu'on n'a jamais vu les armes à la main.

D. RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connoître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de Maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

B 2

D. RODRIGUE.

Où, tout autre que moi
 Au seul bruit de ton nom pourroit trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte
 Semblent porter écrit le destin de ma perte,
 J'attaque en Téméraire un bras toujours vainqueur,

Mais j'aurai trop de force ayant assez de cœur.
 A qui vange son Pere il n'est rien d'impossible,
 Ton bras est invaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paroît aux discours que tu tiens
 Par tes yeux chaque jour se découvroit aux miens,
 Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,
 Mon ame avec plaisir te destinoit ma Fille.

Je fais ta passion, & suis ravi de voir
 Que tous ces mouvemens cèdent à ton devoir,
 Qu'ils n'ont point affoibli cette ardeur magnanime;
 Que ta haute vertu répond à mon estime,
 Et que voulant pour Gendre un Cavalier parfait,
 Je ne me trompois point au choix que j'avois fait.
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse,
 J'admire ton courage, & je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal,
 Dispense ma valeur d'un combat inégal.
 Trop peu d'honneur pour moi suivroit cette victoire,

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire,
 On te croiroit toujours abatu sans effort,
 Et j'aurois seulement le regret de ta mort.

D. RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie.
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie ?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

D. RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre ?

D. RODRIGUE.

As-tu peur de mourir ?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, & le Fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son Pere.

SCENE III.

D. FERNAND, D. ARIAS, D. SANCHE,
D. ALONSE.

D. FERNAND.

Quo! me braver encore après ce qu'il a fait,
Par la rebellion couronner son forfait.
Le Comte est donc si vain & si peu raisonable!
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

D. ARIAS.

Je l'ai de votre part long-temps entretenu,
J'ai fait mon devoir, Sire, & n'ai rien obtenu.

D. FERNAND.

Justes Cieux! Ainsi donc un Sujet téméraire
A si peu de respect & de soin de me plaite!
Il offense D. Diègue, & méprise son Roi!
Au milieu de ma Cour il me donne la loi!
Qu'il soit brave Guerrier, qu'il soit grand Capi-
taine,

Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine.
 Fut-il la valeur même, & le Dieu des combats,
 Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
 Quoiqu'ait pû mériter une telle insolence,
 Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence;
 Mais puisqu'il en abuse, allez dès-aujourd'hui,
 Soit qu'il résiste, ou non, vous assurer de lui.

(D. Alonso rentre.)

D. SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendroit moins re-
 belle,

On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle.
 Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement
 Un cœur si généreux se rend mal-aisément:
 Il voit bien qu'il a tort, mais une ame si haute
 N'est pas si-tôt réduite à confesser la faute.

D. FERNAND.

D. Sanche, taisez-vous, & soyez averti,
 Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

D. SANCHE.

J'obéis, & me tais, mais de grace encor, Sire,
 Deux mots en sa défense.

D. FERNAND.

Et que pourrez-vous dire?

D. SANCHE.

Qu'une ame accoutumée aux grandes actions
 Ne se peut abaisser à des soumissions.
 Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte,
 Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le Comte.
 Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
 Et vous obéiroit s'il avoit moins de cœur.
 Commandez que son bras nourri dans les allarmes
 Répare cette injure à la pointe des armes,
 Il satisfera, Sire, & vienne qui voudra,

Attend

Vous p
 Et j'ex

Un
 Est me
 Je veil
 Comm

Ainsi v
 Vous p
 Et qu
 Le Co
 D'aill

Celui
 Sattaq

Et fair
 N'en p
 De no
 Vers la

Les M
 Et tan
 De se

Ils ne
 Mon f
 Et ce
 Avec
 C'est l
 Placer

Attendant qu'il l'ait sçu, voici qui répondra.

D. FERNAND.

Vous perdez le respect, mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage.

Un Roi dont la prudence a de meilleurs objets,
Est meilleur ménager du sang de ses Sujets;
Je veille pour les miens, mes foudris les conservent,
Comme le Chef a toin des membres qui le ser-
vent.

Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi,
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi,
Et quoiqu'on veuille dire, & quoiqu'il ose croire.
Le Comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.
D'ailleurs, l'affront me touche, il a perdu d'hon-
neur

Celui que de mon Fils j'ai fait le Gouverneur.
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-
même,

Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux,
Vers la bouche du Fleuve ils ont ôté paroître.

D. ARIAS.

Les Mores ont appris par force à vous connoître,
Et tant de fois vaincus; ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand Vainqueur.

D. FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre en dépit d'eux régir l'Andalousie,
Et ce pays si beau qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé,
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le thrône de Castille,

Pour les voir de plus près, & d'un ordre plus
 prompt
 Renverser aussi tôt ce qu'ils entreprendront.

D. ARIAS.

Ils savent au dépens de leurs plus dignes têtes,
 Combien votre présence assure vos conquêtes;
 Vous n'avez rien à craindre.

D. FERNAND.

Et rien à négliger,
 Le trop de confiance attire le danger,
 Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
 Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
 Toute fois j'aurois tort de jeter dans les cœurs,
 L'avis étant mal sur, de paniques terreurs,
 L'effroi que produiroit cette allarme inutile,
 Dans la nuit qui survient troubleroit trop la ville.
 Faites doubler la Garde aux murs & sur le port,
 C'est assez pour ce soir.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. SANCHE, D. ARIAS,

D. ALONSE.

D. ALONSE.

Sire, le Comte est mort,
 D. Diégué par son Fils a vengé son offense.

D. FERNAND.

Dès que j'ai sçu l'affront, j'ai prévu la vengeance,
 Et j'ai voulu delors prévenir ce malheur.

Chimé
 Elle vic

Bien qu
 Ce que
 Ce dig
 Quelq
 Je ne
 Après
 Après
 A que
 Sa per

D. FE
 D

S
 Ire

Je m

Je de

D. ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur.
Elle vient toute en pleurs vous demander justice.

D. FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon ame compatisse,
Ce que le Comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtement de sa témérité.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel Capitaine.
Après un long service à mon Etat rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,
A quelques sentimens que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affoiblit, & son trépas m'afflige.

SCÈNE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, CHIMÈNE,
D. SANCHE, D. ARIAS, D. ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, Sire, justice.

D. DIEGUE.

Ab! Sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

D. DIEGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

D. DIEGUE.

Entendez ma défense.

CHIMENE.

D'un jeune Audacieux punissez l'insolence.
Il a de votre sceptre abatu le soutien,
Il a tué mon Pere.

D. DIEGUE.

Il a vangé le sien.

CHIMENE.

Au sang de ses Sujets un Roi doit la justice.

D. DIEGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de suplice.

D. FERNAND.

Levez-vous l'un & l'autre, & parlez à loisir.
Chiméne, je prends part à votre déplaisir,
D'une égale douleur je sens mon ame atteinte.

(à D. Diegue.)

Vous parlerez après, ne troublez pas sa plainte.

CHIMENE.

Sire, mon Pere est mort; mes yeux ont vu son
sang

Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
Ce sang qui tout sorti fume encore de courroux
De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
Qu'au milieu des hazards n'osoit verser la guerre,
Rodrigue en votre Cour vient d'en couvrir la terre.
J'ai courru sur le lieu sans force, & sans couleur,
Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
Sire, la voix me manque à ce récit funeste,
Mes pleurs & mes soupirs vous diront mieux le
reste.

D. FERNAND.

Prends courage, ma Fille, & sache qu'aujourd'hui
Ton Roi te veut lervir de Pere au lieu de lui.

CHIMENE.

Sire,
Je vo
Son fl

Son sa
Ou pl
Me pa
Et pou
Par ce

Sire
Régne
Que le
Soient
Qu'un
Se bai
Un si

Eteint
Enfin
Plus p
Vous p
Vange
Immo
Mais à
Immo
Tout

Don D

Lorsqu
Et qu'
Au bo

CHIMENE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie,
 Son flanc étoit ouvert, & pour mieux m'émou-
 voir,

Son sang sur la poussière écrivoit mon devoir,
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite,
 Me parloit par sa plaie, & hâtoit ma poursuite,
 Et pour se faire entendre au plus juste des Rois,
 Par cette triste bouche elle empruntoit ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence,
 Que les plus valeureux avec impunité
 Soient exposez aux coups de la témérité,
 Qu'un jeune Audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang & brave leur mémoire.
 Un si vaillant Guerrier qu'on vient de vous ravir
 Eteint, s'il n'est vangé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin mon Pere est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allegeance,
 Vous perdez en la mort d'un homme de son rang.
 Vangez-la par une autre, & le sang par le sang.
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne,
 Immolez, dis-je, Sire, au bien de tout l'Etat,
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

D. FERNAND.

Don Diégue, répondez.

D. DIEGUE.

Qu'on est digne d'envie
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie,
 Et qu'un long âge aprête aux hommes généreux
 Au bout de leur carrière un destin malheureux!

C

Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,

Moi, que jadis par tout a suivi la victoire,
Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vœtu,
Recevoir un affront, & demeurer vaincu.

Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
Ce que n'a pu jamais Arragon, ni Grenade,
Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
Le Comte en votre Cour l'a fait presque à vos yeux,

Jaloux de votre choix, & fier de l'avantage
Que lui donnoit sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois,

Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
Descendoient au tombeau tout chargés d'infamie,
Si je n'eusse produit un Fils digne de moi,
Digne de son pays, & digne de son Roi.
Il m'a prêté sa main, il a tué le Comte,
Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.
Si montrer du courage & du ressentiment,
Si vanger un soufflet mérite un châtement,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête,
Quand le bras a failli l'on en punit la tête,
Qu'on nomme crime, ou non, ce qui fait nos débats,

Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras;
Si Chimène se plaint qu'il a tué son Pere,
Il ne l'eut jamais fait, si je l'eusse pu faire,
Immolez donc ce Chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfait Chimène,
Je n'y résiste point, je consens à ma peine,

Et loi
Mour

L'affa
Mérit

Do

Don

Qu'o

Il est

Prend

M'or

Et loin de murmurer d'un rigoureux décret,
Mourant sans deshonneur, je mourrai sans regret.

D. FERNAND.

L'affaire est d'importance, & bien considérée,
Mérite en plein Conseil d'être délibérée.

Don Sanche remenez Chiméne en sa maison,
Don Diégue aura ma Cour, & sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son Fils. Je vous ferai justice.

CHIMENE.

Il est juste, grand Roi, qu'un Meurtrier périsse.

D. FERNAND.

Prends du repos, ma Fille, & calme tes douleurs.

CHIMENE.

M'ordonner du repos c'est croître mes malheurs.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? Où viens-tu, Misé-
rable?

D. RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

ELVIRE.

Où prends-tu cet audace & ce nouvel orgueil.

De paroître en des lieux que tu remplis de deuil?

Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du Comte?

Ne l'as-tu pas tué?

D. RODRIGUE.

Sa vie étoit ma honte.

Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton azile en la maison du Mort!

Jamais un Meurtrier en fit-il son refuge?

D. RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon Juge.

Ne me
Je che
Mon

Je m'é
Et j'en
Et l'ar

Fui pl
A ses p
Va, n
Que p

Non,
Ne pe
Et j'év
Si pou

Chim
Et n'en
Rodrig
Que n
Veux-
L'accu
Elle va
Du m

Ne me régarde plus d'un visage étonné,
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon Juge est mon amour, mon Juge est ma Chi-
méne,

Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, & le coup de sa main.

ELVIRE.

Fui plutôt de ses yeux, fui de sa violence,
A ses premiers transports dérobe ta présence;
Va, ne l'expose point aux premiers mouvemens
Que poussera l'ardeur de ses ressentimens.

D. RODRIGUE.

Non, non, ce cher Objet à qui j'ai pû déplaire,
Ne peut pour mon suplice avoir trop de colère,
Et j'évite cent morts qui me vont accabler,
Si pour mourir plutôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chiméne est au Palais de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fui de grace, ôre-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère,
L'accuse d'y souffrir l'Assassin de son Père?
Elle va revenir, elle vient, je la vois;
Du moins pour son honneur, Rodrigue cache-
toi.



SCENE II.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Où, Madame, il vous faut de sanglantes vic-
times,
Votre colére est juste, & vos pleurs légitimes,
Et je n'entreprands pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler;
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le Coupable,
Employez mon amour à vanger cette mort,
Sous vos commandemens mon bras sera trop fort.

CHIMENE.

Malheureuse!

D. SANCHE.

De grace acceptez mon service.

CHIMENE.

J'offenserois le Roi qui m'a promis justice.

D. SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur,
Qu'assez souvent le crime échape à sa longueur;
Son cours lent & douteux fait trop perdre de lar-
mes.

Souffrez qu'un Cavalier vous vange par les armes,
La voye en est plus sûre, & plus prompte à punir.

CHIMENE.

C'est le dernier remède, & s'il y faut venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de vanger mon injure.

C'est
Et poEN
D
Je pu
Je pu
MDonc
PleurLa m
Et m
Celle

Repo

Dans
Par c
Si je
Et qu
Si je

Il vo

D. SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon ame prétend,
Et pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

SCENE III.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

Enfin je me vois libre, & je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte,
Je puis donner passage à mes tristes soupirs,
Je puis t'ouvrir mon ame, & tous mes déplaisirs.
Mon Pere est mort, Elvire, & la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, & fondez-vous en
eau.

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau,
Et m'oblige à vanger après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE,

Reposez-vous, Madame.

CHIMENE.

A! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos,
Par où sera jamais ma douleur apaisée,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée,
Et que dois-je espérer d'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le Criminel?

ELVIRE.

Il vous prive d'un Pere, & vous l'aimez encore!

CHIMENE.

C'est peu de dire aimer, Elvire, je l'adore,
 Ma passion s'oppose à mon ressentiment,
 Dedans mon ennemi je trouve mon Amant,
 Et je sens qu'en dépit de toute ma colere
 Rodrigue dans mon cœur combat encor mon
 Pere.

Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
 Tantôt fort, tantôt foible, & tantôt triomphant;
 Mais en ce dur combat de colere & de flâme,
 Il déchire mon cœur sans partager mon ame,
 Et quoique mon amour ait sur moi de pouvoir,
 Je ne consulte point pour suivre mon devoir.
 Je cours sans balancer où mon bonheur m'oblige;
 Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige,
 Mon cœur prend son parti; mais malgré son effort,
 Je fais ce que je suis, & que mon Pere est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMENE.

Ah! cruelle pensée,
 Et cruelle poursuite où je me vois forcée!
 Je demande sa tête, & crains de l'obtenir,
 Ma mort suivra la sienne, & je le veux punir.

ELVIRE.

Quittez, quittez, Madame, un dessein si tragique,
 Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMENE.

Quoi, mon Pere étant mort, & presqu'entre mes
 bras,
 Son sang criera vengeance, & je ne l'aurai pas!
 Mon cœur honteusement surpris par d'autres char-
 mes,
 Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes,

Et je pourrai souffrir qu'un honneur suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur!

ELVIRE.

Madame, croyez moi, vous ferez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un Objet aimable,

Contre un Amant si cher; vous avez assez fait,
Vous avez vu le Roi, n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMENE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge,
Et de quoi que nous flatte un desir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire?

CHIMENE.

Je l'avouë.

ELVIRE.

Après tout que pensez-vous donc faire?

CHIMENE.

Pour conserver ma gloire & finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui.

SCÈNE IV.

D. RODRIGUE, CHIMENE, ELVIRE.

D. RODRIGUE.

ET bien, sans vous donner la peine de poursuivre,

Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre.

CHIMENE.

Elvire, où sommes-nous? & qu'est-ce que je voi?
Rodrigue en ma maison! Rodrigue devant moi!

D. RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang, goûtez sans résistance
La douceur de ma perte, & de votre vengeance.

CHIMENE.

Hélas!

D. RODRIGUE.

Ecoute-moi.

CHIMENE.

Je me meurs.

D. RODRIGUE.

Un moment.

CHIMENE.

Va, laisse-moi mourir.

D. RODRIGUE.

Quatre mots seulement,

Après, ne me répond qu'avec que cette épée.

CHIMENE.

Quoi! du sang de mon Pere encor toute trempée!

D. RODRIGUE.

Ma Chiméne.

CHIMENE.

Ote-moi cet Objet odieux,

Qui reproche ton crime & ta vie à mes yeux.

D. RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère, & pour hâter ma peine.

CHIMENE.

Il est teint de mon sang.

D. RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,

Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Ah, qu
Le Pere
Ote-m
Tu veu

Je fais
De fin
Car en
Un lâc
L'irrép
Desho
Tu fa

J'avois
Je l'ai
Je le
Ce n'o
Ma flâ
Juge
J'ai pu
Rédu
J'ai pu
Je me
Et ta
Si je
Qu'u
Qu'a
Qui
Qu'é
C'éto
Je te
Jusq
Je t'

CHIMENE.

Ah, quelle cruauté, qui tout en un jour tuë
 Le Pere par le fer, la Fille par la vuë!
 Ote-moi cet Objet, je ne le puis souffrir;
 Tu veux que je t'écoute, & tu me fais mourir!

D. RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
 De finir par tes mains ma déplorable vie;
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 Un lâche repentir d'une bonne action.
 L'irréparable effet d'une chaleur trop prompte
 Deshonoroit mon Pere, & me couvroit de honte,
 Tu fais comme un soufflet touche un homme de
 cœur;

J'avois part à l'affront, j'en ai cherché l'Auteur,
 Je l'ai vu, j'ai vangé mon honneur & mon Pere,
 Je le ferois encor, si j'avois à le faire.
 Ce n'est pas qu'en effet contre mon Pere & moi
 Ma flâme assez long-temps n'ait combattu pour toi,
 Juge de son pouvoir. Dans une telle offense
 J'ai pû délibérer si j'en prendrois vengeance.
 Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
 J'ai pensé qu'à son tour mon bras étoit trop prompt,
 Je me suis accusé de trop de violence,
 Et ta beauté sans doute emportoit la balance,
 Si je n'eusse oposé contre tous tes apas
 Qu'un homme sans l'honneur ne te méritoit pas,
 Qu'après m'avoir chéri quand je vivois sans blâme,
 Qui m'aima généreux me haïroit infâme,
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
 C'étoit m'en rendre indigne, & diffamer ton choix.
 Je te le dis encor, & quoique j'en soupire,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire,
 Je t'ai fait une offense, & j'ai dû m'y porter,

Pour effacer ma honte, & pour te mériter.
Mais quitte envers l'honneur, & quitte envers mon
Pere,

C'est maintenant à toi que je viens satisfaire,
C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me
vois,

J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
Je fais qu'un Pere mort t'arme contre mon crime,
Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime.
Immole avec courage au sang qu'il a perdu
Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMENE.

Ah, Rodrigue! il est vrai, quoique ton ennemie,
Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie,
Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
Je fais ce que l'honneur, après un tel outrage,
Demandoit à l'ardeur d'un généreux courage,
Tu n'as fait le devoir que d'un Homme de bien,
Mais aussi le faisant tu m'as appris le mien.
Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire,
Elle a vangé ton Pere & soutenu ta gloire,
Même soin me regarde, & j'ai pour m'affliger,
Ma gloire à soutenir, & mon Pere à vanger.
Hélas! ton intérêt ici me desespère;

Si quelqu'autre malheur m'avoit ravi mon Pere,
Mon ame auroit trouvé, dans le bien de te voir,
L'unique allègement qu'elle eut pû recevoir,
Et contre ma douleur j'aurois sentis des charmes,
Quand une main si chère eut essuyé mes larmes.
Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu,
Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû,
Et cet affreux devoir dont l'ordre m'assassine,
Me force à travailler moi-même à ta ruine.

Car

Car enfin n'attends pas de mon affection
De lâches sentimens pour ta punition.
De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entre-
tienne,

Ma générosité doit répondre à la tienne;
Tu t'es en m'offensant montré digne de moi,
Je me dois par ta mort montrer digne de toi.

D. RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne,
Il demande ma tête, & je te l'abandonne.
Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt,
Le coup m'en sera doux aussi-bien que l'arrêt!
Attendre après mon crime une lente justice,
C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
Je mourrai trop heureux mourant d'un coup si
beau.

CHIMENE.

Va, je suis ta Partie, & non pas ton Bourreau.
Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre?
Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre;
C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
Et je dois te poursuivre, & non pas te punir.

D. RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entre-
tienne,

Ta générosité doit répondre à la mienne,
Et pour venger un Pere emprunter d'autre bras,
Ma Chimène, croi-moi, c'est n'y répondre pas.
Ma main seule du mien a sçu venger l'offense,
Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMENE.

Cruel, à quel propos sur ce point t'obstiner?
Tu t'es vengé sans aide, & tu m'en veux donner!
Je suivrai ton exemple, & j'ai trop de courage

D

Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage,
 Mon Pere & mon honneur ne veulent rien devoir
 Aux traits de ton amour, ni de ton desespoir.

D. RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur! hélas! quoi que je
 fasse,

Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grace?
 Au nom d'un Pere mort, ou de notre amitié,
 Puni-moi par vengeance, ou du moins par pitié,
 Ton malheureux Amant aura bien moins de peine
 A mourir par ta main, qu'à vivre avec ta haine.

CHIMENE.

Va, je ne te hai point.

D. RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMENE.

Je ne puis.

D. RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, & si peu les faux bruits?
 Quand on saura mon crime & que ta flâme dure,
 Que ne publieront point l'envie & l'imposture!
 Force-les au silence, & sans plus discourir,
 Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMENE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie,
 Et je veux que la voix de la plus noire envie
 Elève au Ciel ma gloire, & plaigne mes ennuis,
 Sachant que je t'adore, & que je te poursuis.
 Va-t-en, ne montre plus à ma douleur extrême
 Ce qu'il faut que je perde encore que je l'aime.
 Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ.
 Si l'on te voit sortir mon honneur court hazard.
 La seule occasion qu'aura la médifance,
 C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence;

Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

D. RODRIGUE.

Que je meure.

CHIMENE.

Va-t-en.

D. RODRIGUE.

A quoi te résous-tu ?

CHIMENE.

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colère,
Je ferai mon possible à bien vanger mon Père;
Mais malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

D. RODRIGUE.

O miracle d'amour!

CHIMENE.

O comble de misères!

D. RODRIGUE.

Que de maux & de pleurs nous couteront nos
Pères!

CHIMENE.

Rodrigue, qui l'eut cru!

D. RODRIGUE.

Chimène, qui l'eut dit!

CHIMENE.

Que notre heur fut si proche, & si-tôt se perdit!

D. RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute aparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMENE.

Ah, mortelles douleurs!

D. RODRIGUE.

Ah, regrets superflus!

CHIMENE.

Va-t-en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

D 2

D. RODRIGUE.

Adieu, je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMENE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi
De ne respirer pas un moment après toi.

SCENE V.

D. DIEGUE.

J'Amais nous ne goûtons de parfaite allégresse,
Nos plus heureux succès sont mêlez de tristesse;
Toujours quelques soucis en ces événemens
Troublent la pureté de nos contentemens.
Au milieu du bonheur mon ame en sent l'atteinte,
Je nage dans la joie, & je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avoit outragé,
Et je ne saurois voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, & d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur,
Se consume sans fruit à chercher ce Vainqueur.
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si
sombre,
Je pense l'embrasser, & n'embrasse qu'une om-
bre,
Et mon amour déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite,
Je crains du Comte mort les Amis & la fuite,
Leur nombre m'épouvante, & confond ma rai-
son;

Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes Cieux! me trompai-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance!
C'est lui, n'en doutons plus, mes vœux sont exau-
cez,
Ma crainte est dissipée, & mes ennuis cessez.

SCENE VI.

D. DIEGUE, D. RODRIGUE.

D. DIEGUE.

Rodrigue, enfin le Ciel permet, que je te voye!

D. RODRIGUE.

Hélas!

D. DIEGUE.

Ne mêle point de soupirs à ma joie,
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer;
Ma valeur n'a point lieu de te defavouer.
Tu l'as bien imitée, & ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les Héros de ma race.
C'est d'eux que tu descens, c'est de moi que tu
viens,

Ton premier coup d'épée égale tous les miens,
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve éteint ma renommée.
Apui de ma vieillesse, & comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'hon-
neur,

Viens baiser cette joue, & reconnois la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface.

D 3

D. RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû, je ne pouvois pas moins,
 Etant sorti de vous & nourri par vos soins;
 Je m'en tiens trop heureux, & mon ame est ravie
 Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie;
 Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
 Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous.
 Souffrez qu'en liberté mon desespoir éclatte;
 Allez & trop long-temps votre discours le flatte.
 Je ne me repends point de vous avoir servi;
 Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
 Mon bras pour vous venger armé contre ma flâme,
 Par ce coup glorieux m'a privé de mon ame,
 Ne me dites plus rien, pour vous j'ai tout perdu,
 Ce que je vous devois, je vous l'ai bien rendu.

D. DIEGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire.
 Je t'ai donné la vie, & tu me rends ma gloire,
 Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le
 jour,
 D'autant plus maintenant je te dois de retour.
 Mais d'un cœur magnanime éloigne ces foibles-
 ses,
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de Maî-
 tresses,
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un de-
 voir.

D. RODRIGUE.

Ah! que me dites-vous?

D. DIEGUE.

Ce que tu dois favoir.

D. RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge,

Et vous m'ôtez pouſſer à la honte du change !
 L'infamie eſt pareille, & ſuit également
 Le Guerrier ſans courage, & le perfide Amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure,
 Souffrez-moi généreux ſans me rendre parjure ;
 Mes liens ſont trop forts pour être ainſi rompus,
 Ma foi m'engage encor ſi je n'eſpère plus,
 Et ne pouvant quitter ni poſſéder Chiméne,
 Le trépas que je cherche eſt ma plus douce peine.

D. DIEGUE.

Il n'eſt pas temps encor de chercher le trépas,
 Ton Prince & ton Pais ont beſoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignoît dans ce grand fleuve en-
 trée,

Croit ſurprendre la ville, & piller la Contrée,
 Les Mores vont descendre, & le flux & la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent ſans bruit.
 La Cour eſt en deſordre, & le Peuple en allar-
 mes.

On n'entend que des cris, on ne voit que des lar-
 mes,

Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'ai trouvé chez moi cinq cens de mes Amis,
 Qui ſachant mon affront, pouſſez d'un même
 zèle,

Se venoient tous offrir à venger ma querelle.
 Tu les as prévenus, mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au ſang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te de-
 mande,

C'eſt toi que veut pour Chef leur généreuſe bande.
 De ces vieux ennemis va ſoutenir l'abord,
 Là, ſi tu veux mourir, trouve une belle mort,
 Prends-en l'occaſion puisqu'elle t'eſt offerte,



Fais devoir à ton Roi son salut à ta perte.
 Mais reviens en plutôt les palmes sur le front,
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront,
 Porte la plus avant, force par ta vaillance
 Ce Monarque au pardon, & Chiméne au silence.
 Si tu l'aimes, apprendis que revenir Vainqueur,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en pa-
 roles,
 Je t'arrête en discours, & je veux que tu voles.
 Viens, suis moi, va combattre & montrer à ton
 Roi
 Que ce qu'il perd au Comte il le recouvre en toi,

Fin du troisième Acte.





 ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'Est-ce point un faux bruit? le fais-tu bien
Elvire?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire,
Et porte jusqu'au Ciel d'une commune voix
De ce jeune Héros les glorieux exploits.
Les Mores devant lui n'ont paru qu'à leur honte;
Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus
prompte.

Trois heures de combat laissent à nos Guerriers
Une victoire entière, & deux Rois Prisonniers;
La valeur de leur Chef ne trouvoit point d'obsta-
cles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles!

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux Rois sont le prix,
Sa main les a vaincus, & sa main les a pris.

CHIMENE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges ?

ELVIRE.

Du Peuple qui par tout fait sonner ses louanges,
Le nomme de sa joie, & l'Objet, & l'Auteur,
Son Ange tuteur, & son Libérateur.

CHIMENE.

Et le Roi, de quel œil voit-il tant de vaillance ?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paroître en sa présence ;
Mais Don Diégué ravi lui présente enchainé,
Au nom de ce Vainqueur, ces Captifs couronnez,
Et demande pour grace à ce généreux Prince
Qu'il daigne voir la main qui sauve la Province.

CHIMENE.

Mais n'est-il point blessé ?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMENE.

Reprenons donc aussi ma colère affoiblie.
Pour avoir soin de lui, faut-il que je m'oublie ?
On le vante, on le louë, & mon cœur y consent.
Mon honneur est muet, mon devoir impuissant.
Silence, mon amour, laisse agir ma colère.
S'il a vaincu deux Rois, il a tué mon Père ;
Ces tristes vêtemens où je lis mon malheur,
Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur,
Et quoiqu'on dise ailleurs d'un cœur si magna-
nime,

Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vou
Voiles
Pompe
Contre
Et lors
Parlez

D. FE

GEN
Qu
Race d
Que l'e
Pour t
Et j'ai
Le Paï
Mon S
Et les
J'eusse
Ne for
Le moy
Mais d
Ils t'on

Puisqu

Je ne t

Vous qui rendez la force à mes ressentimens,
Voiles, crépes, habits, lugubres ornemens,
Pompe, que me prescrit la première victoire,
Contre ma passion soutenez bien ma gloire;
Et lorsque mon amour prendra trop de pouvoir;
Parlez à mon esprit de mon triste devoir.

SCÈNE II.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. SANCHE.

D. FERNAND.

Généreux Héritier d'une illustre Famille,
Qui fut toujours la gloire & l'appui de Castille;
Race de tant d'Ayeux en valeur signalez,
Que l'essai de la tienne a si-tôt égalez,
Pour te récompenser ma force est trop petite,
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le País délivré d'un si rude ennemi,
Mon Sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Mores défait, avant qu'en ces allarmes
Jeusse pû donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton Roi
Le moyen, ni l'espoir de s'aquiter vers toi.
Mais deux Rois tes Captifs feront ta récompense,
Ils t'ont nommé tous deux leur Cid en ma présence;
Puisque Cid en leur langue est autant que Seigneur,
Je ne t'envirai pas ce beau titre d'honneur.

Sois desormais le Cid, qu'à ce grand nom tout
 céde,
 Qu'il comble d'épouvante, & Grenade, & Toléde,
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes
 loix,
 Et ce que tu me vaux, & ce que je te dois.

D. RODRIGUE.

Que votre Majesté, Sire, épargne ma honte,
 D'un si foible service elle fait trop de compte,
 Et me force à rougir devant un si grand Roi,
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je fais trop que je dois au bien de votre Empire;
 Et le sang qui m'anime, & l'air que je respire;
 Et quand je le perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un Sujet.

D. FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
 Ne s'en acquittent pas avec même courage,
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffre donc qu'on te louë, & de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

D. RODRIGUE.

Sire, vous avez sçu qu'en ce danger pressant
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une Troupe d'Amis chez mon Pere assemblée
 Sollicita mon ame encore toute troublée . . .
 Mais, Sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité;
 Le péril aprochoit, leur brigade étoit prête,
 Me montrant à la Cour je hazardois ma tête,
 Et s'il falloit la perdre, il m'étoit bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

D. FERNAND.

J'excu
 Et l'E
 Crois
 Je ne
 Mais

Et po
 Nous

Nous
 Tant
 Les p
 J'en
 Dans
 Le re
 Brula
 Se co
 Passe
 Par n
 Et fe
 Et je
 L'ore

C
 Enfi
 L'on
 Les M
 On l
 Poin

Nour
 Ils n

D. FERNAND.

J'excuse ta chaleur, à vanger ton offense,
Et l'Etat défendu me parle en ta défense.
Crois que d'orénavant Chimène a beau parler.
Je ne l'écoute plus, que pour la consoler.
Mais poursuis.

D. RODRIGUE.

Sous moi donc cette Troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cens, mais par un prompt ren-
fort

Nous nous vîmes trois mille en arrivant au Port,
Tant à nous voir marcher avec un tel visage
Les plus épouvantez reprenoient de courage
J'en cache les deux tiers aussi-tôt qu'arrivez
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvez;
Le reste, dont le nombre augmentoit à toute heure,
Brulant d'impatience autour de moi demeure,
Se couche contre terre, & sans faire aucun bruit,
Passé une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la Garde en fait de même,
Et se tenant cachée aide mon stratagême,
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre, qu'on me voit suivre, & que je donne à
tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle dessous, & d'un commun effort
Les Mores & la mer montent jusques au Port.
On les laisse passer, tout leur paroît tranquille,
Point de Soldats au Port, point aux murs de la
Ville:

Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris,

E

Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, & tous en même temps
Poussons jusqu'au ciel mille cris éclatans.

Les Nôtres à ces cris de nos vaisseaux répondent,
Ils paroissent armez, les Mores se confondent,
L'épouvante les prend à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.

Ils courent au pillage, & rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur
terre,

Et nous faisons couvrir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste, ou reprenne son rang.
Mais bien-tôt malgré nous leurs Princes les ral-
lient,

Leur courage renaît, & leurs terreurs s'oublent,
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur desordre, & leur rend leur vertu.

Contre nous de pieds ferme ils tirent leurs Alfán-
ges,

De notre sang au leur font d'horribles mélanges,
Et la Terre, & le Fleuve, & leur Flotte, & le
Port.

Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O! combien d'actions, combien d'exploits célè-
bres

Sont demeurez sans gloire au milieu des ténèbres,
Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il
donnoit,

Ne pouvoit discerner où le fort inclinoit!

Jallois de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns, & soutenir les autres,
Ranger ceux qui venoient, les pousser à leur tour,
Et ne l'ai pû savoir jusques au point du jour;

Mais
Le M
Et vo
L'arde
Ils g

Pouff
Font
Si leu
Pour
Le fl
Cepen
Et qu
Dispu
A se
Le cir
Mais

Et qu
Ils d

Je vo
Et le
C

D. F
I

S
I

Mais enfin sa clarté montre notre avantage,
 Le More voit sa perte, & perd soudain courage,
 Et voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les
 cables;

Poussent jusques aux Cieux des cris épouvantables,
 Font retraite en tumulte, & sans considérer
 Si leurs Rois avec eux peuvent se retirer.
 Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte,
 Le flux les apporta, le reflux les remporte,
 Cependant que leurs Rois engagez parmi nous,
 Et quelque peu des leurs tout percez de nos coups,
 Disputent vaillamment & vendent bien leur vie;
 A se rendre moi-même en vain je les convie,
 Le cimetière au poing ils ne m'écoutent pas:
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs Sol-
 dats,

Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le Chef, je me nomme, ils se ren-
 dent.

Je vous les envoyai tous deux en même temps,
 Et le combat cessa faute de Combattans.

C'est de cette façon que pour votre service . . .

SCÈNE III.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. RODRIGUE,
 D. ALONSE, D. ARIAS, D. SANCHE.

D. ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

E 2

D. FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, & l'importun devoir!
 Vas, je ne la veux pas obliger à te voir;
 Pour tous remerciemens il faut que je te chasse,
 Mais avant que sortir, viens que ton Roi t'embrasse.

(*Don Rodrigue rentre.*)

D. DIEGUE.

Chimène le poursuit, & voudroit le sauver.

D. FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, & je vais l'éprouver.
 Montrés un œil plus triste.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
 D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
 ELVIRE.

D. FERNAND.

ENfin soyez contente,

Chimène, le succès répond à votre attente.
 Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
 Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus,
 Rendez grâces au Ciel qui vous en a vengée.

(*à Don Diègue.*)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

D. DIEGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, & d'un amour parfait
 Dans cette pamoison, Sire, admirez l'effet.

Et sa douleur a trahi les secrets de son ame,
Et ne vous permet plus de douter, de sa flâme.

CHIMENE.

Quoi? Rodrigue est donc mort?

D. FERNAND.

Non, non, il voit le jour,
Et te conserve encor un immuable amour.
Calmes cette douleur qui pour lui s'intéresse.

CHIMENE.

Sire, on pâme de joie ainsi que de tristesse,
Un excès de plaisirs nous rend tout languissans,
Et quand il surprend l'ame, il accable les sens.

D. FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossi-
ble,

Chimène ta douleur a paru trop visible.

CHIMENE.

Et bien, Sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
Nommez ma pamoison l'effet de ma douleur,
Un juste déplaisir à ce point m'a réduite;
Son trépas déroboit la tête à ma poursuite.
S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays;
Ma vengeance est perdue, & mes desseins trahis.
Une si belle fin m'est trop injurieuse,
Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
Non pas dans un éclat qui l'éleve si haut,
Non pas au lit d'honneur, mais sur un échaffaut.
Qu'il meure pour mon Pere, & non pour la Patrie,
Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.
Mourir pour le Pays n'est pas un triste sort,
C'est s'immortaliser par une belle mort.

J'aime donc la victoire, & je le puis sans crime,
Elle assure l'Etat, & me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les Guerriers,

E 3

Le Chef au lieu de fleurs couronné de lauriers,
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux Manes de mon Père.

Hélas! à quel espoir me l'aissai-je emporter!
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter.
Que pourroient contre lui des larmes qu'on mé-
prise?

Pour lui tout votre Empire est un lieu de fran-
chise.

Là sous votre pouvoir tout lui devient permis,
Il triomphe de moi comme des ennemis;
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Aux crimes du Vainqueur sert d'un nouveau tro-
phée,

Nous en croissons la pompe, & le mépris des loix
Nous fait suivre son char au milieu de deux Rois.

D. FERNAND.

Ma Fille, ces transports ont trop de violence,
Quand on rend la justice on met tout en balance.
On a tué ton Père, il étoit l'Allégresseur,
Et la même équité m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paroître,
Consulte bien ton cœur, Rodrigue en est le Maî-
tre.

Et ta flamme en secret rend grâces à ton Roi,
Dont la faveur conserve un tel Amant pour toi.

CHIMENE.

Pour moi mon ennemi! l'objet de ma colère!
L'Auteur de mes malheurs, l'Assassin de mon Père!
De ma juste poursuite on fait si peu de cas,
Qu'on me croit obliger, en ne m'écoulant pas!

Puisque vous refusez la justice à mes larmes;
Sire, permettez-moi de recouvrir aux armes;
C'est par-là seulement qu'il a sçu m'outrager,

Et c'est aussi par-là que je me dois venger.
 A tous vos Cavaliers je demande sa tête,
 Oui, qu'un d'eux me l'apporte, & je suis sa con-
 quête.

Qu'ils le combattent, Sire, & le combat fini,
 J'épouse le Vainqueur, si Rodrigue est puni.
 Sous votre autorité souffrez qu'on le publie,

D. FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
 Sous couleur de punir un injuste attentat,
 Des meilleurs Combattans affoiblit un Etat.
 Souvent de cet abus le succès déplorable
 Oprime l'Innocent, & soutient le Coupable.
 J'en dispense Rodrigue, il m'est trop précieux
 Pour l'exposer aux coups d'un fort capricieux,
 Et quoiqu'il ait pu commettre un cœur si magna-
 nime,

Les Mores en fuyant ont emporté son crime.

D. DIEGUE.

Quoi, Sire, pour lui seul vous renversez des loix
 Qu'a vu toute la Cour observer tant de fois ?
 Que croira votre Peuple, & que dira l'envie,
 Si sous votre défense il ménage sa vie,
 Et s'en fait un prétexte à ne paroître pas
 Où tous les Gens d'honneur cherchent un beau
 trépas ?

De pareilles faveurs terniroient trop sa gloire.
 Qu'il goute sans rougir les fruits de la victoire ;
 Le Comte eût de l'audace, il l'en a sçu punir,
 Il l'a fait en brave homme & le doit maintenir.

D. FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
 Mais d'un Guerrier vaincu mille prendroient la
 place,

Et le prix que Chiméne au Vainqueur a promis
De tous mes Cavaliers feroit ses ennemis;
L'oposer seul à tous seroit trop d'injustice,
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.

Choisi qui tu voudras, Chiméne, & choisi bien,
Mais après ce combat ne demande plus rien.

D. DIEGUE.

N'excusez point par-là ceux que son bras étonne,
Laissez un champ ouvert où n'entrera personne.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oseroit prendre à lui?
Qui se hazarderoit contre un tel Adversaire?
Qui seroit ce Vaillant, ou bien ce Téméraire?

D. SANCHE.

Faites ouvrir le champ, vous voyez l'Assaillant,
Je suis ce Téméraire, ou plutôt ce Vaillant.

Accordez cette grace à l'ardeur qui me presse,
Madame, vous savez quelle est votre promesse.

D. FERNAND.

Chiméne, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMENE.

Sire, je l'ai promis.

D. FERNAND.

Soyez prêt à demain.

D. DIEGUE.

Non, Sire, il ne faut pas différer davantage,
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

D. FERNAND.

Sortir d'une bataille, & combattre à l'instant?

D. DIEGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

D. FERNAND.

Du moins, une heure ou deux je veux qu'il se dé-
lasse;

Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
 Pour témoigner à tous qu'à regrêt je permets
 Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
 De moi ni de ma Cour il n'aura la présence.

(Il parle à Don Arias.)

Vous seul des Combattans jugerez la vaillance,
 Ayez soin que tous deux fassent en Gens de cœur,
 Et le combat fini m'amenez le Vainqueur.
 Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine,
 Je le veux de ma main présenter à Chimène,
 Et que pour récompense il reçoive sa foi.

CHIMENE.

Quoi, Sire, n'imposer une si dure loi?

D. FERNAND.

Tu t'en plains, mais ton feu, loin d'avouer ta
 plainte,
 Si Rodrigue est Vainqueur, l'accepte sans con-
 trainte.

Cesse de murmurer contre un Arrêt si doux,
 Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton Epoux.

Fin du quatrième Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

D. RODRIGUE, CHIMENE.

CHIMENE.

QUoi, Rodrigue, en plein jour! d'où te vient
cette audace?

Vas, tu me perds d'honneur, retire-toi, de grace.

D. RODRIGUE.

Je vais mourir, Madame, & vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu.

Cet immuable amour qui sous vos loix m'engage
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hom-
mage.

CHIMENE.

Tu vas mourir!

D. RODRIGUE.

Je cours à ces heureux momens,
Qui vont livrer ma vie à vos ressentimens.

CHIMENE.

Tu vas mourir! Don Sanche est-il si redoutable,
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable?
Qui r'a rendu si foible, & qui le rend si fort?

Rodrigue va combattre, & se croit déjà mort!
 Celui qui n'a pas craint les Mores ni mon Père,
 Va combattre Don Sanche, & déjà desespère!
 Ainsi donc au besoin ton courage s'abat:

D. RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, & non pas au combat,
 Et ma fidelle ardeur fait bien m'ôter l'envie,
 Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma
 vie.

J'ai toujours même cœur, mais je n'ai point de
 bras.

Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas.
 Et déjà cette nuit m'auroit été mortelle,
 Si j'eusse combattu pour ma seule querelle:
 Mais défendant mon Roi, son Peuple, & mon País
 A me défendre mal, je les aurois trahis.
 Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
 Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
 Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
 Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt;
 Votre ressentiment choisit la main d'un autre,
 Je ne méritoit pas de mourir de la vôtre.
 On ne me verra point en repousser les coups;
 Je dois plus de respect à qui combat pour vous,
 Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
 Puisque c'est votre honneur que ses armes soutien-
 nent,

Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
 Adorant en sa main la vôtre qui me perd.

CHIMENE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
 Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
 Prescrit à ton amour une si forte loi,
 Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,

En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
 Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
 Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
 Quand on le saura mort, on le croira vaincu.

Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis
 chère,

Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon
 Père,

Et te fait renoncer, malgré ta passion,

A l'espoir le plus doux de ma possession.

Je t'en vois cependant faire si peu de compte,

Que sans rendre combat tu veux qu'on te sur-
 monte!

Quelle inégalité ravale ta vertu?

Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avois-tu?

Quoi? N'es-tu généreux que pour me faire ou-
 trage,

S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage?

Et traites-tu mon Père avec tant de rigueur,

Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un Vainqueur?

Vas, sans vouloir mourir laisse-moi te poursuivre,

Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

D. RODRIGUE.

Après la mort du Comte, & les Mores défaits,

Faudroit-il à ma gloire encore d'autres effets?

Elle peut dédaigner le soin de me défendre.

On fait que mon courage ose tout entreprendre,

Que ma valeur peut tout, & que dessous les Cieux

Auprès de mon honneur rien ne m'est précieux.

Non, non, en ce combat, quoique vous vouliez
 croire,

Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,

Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,

Sans passer pour vaincu, sans souffrir un Vainqueur.

On

On dira seulement: *Il adoroit Chimène.*
Il n'a pas voulu vivre & mériter sa haine;
Il a cédé lui même à la rigueur du sort
Qui forçoit sa Maîtresse à poursuivre sa mort;
Elle vouloit sa tête, & son cœur magnanime,
S'il l'en eut refusée, eut pensé faire un crime.
Pour venger son honneur il perdit son amour,
Pour venger sa Maîtresse il a quitté le jour,
Préférant (quelque espoir qu'eut son ame asservie)
Son honneur à Chimène, & Chimène à sa vie.
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehaussér l'éclat,
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eut pû vous satisfaire.

CHIMÈNE.

Puisque pour t'empêcher de courir au trépas
 Ta vie & ton honneur sont de foibles apas,
 Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue en revanche
 Défends-toi maintenant pour m'ôter à Don Sanche.
 Combats pour m'affranchir d'une condition
 Qui me donne à l'objet de mon aversion.
 Te dirai-je encor plus? Va, songe à ta défense,
 Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
 Et si tu sens pour moi ton cœur encor épris,
 Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le
 prix.

Adieu, ce mot laché me fait rougir de honte.

D. RODRIGUE *seul.*

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
 Paroissez Navarrois, Mores & Castellans,
 Et tout ce que l'Espagne a nourri de Vaillans,

Unissez-vous ensemble, & faites une armée
 Pour combattre une main de la sorte animée,
 Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux,
 Pour en venir à bout c'est trop peu que de vous.

SCENE II.

CHIMENE, ELVIRE.

CHIMENE.

ELVIRE, que je souffre, & que je suis à plaindre,
 Je ne fais qu'espérer & je vois tout à craindre.
 Aucun vœu ne m'échape où j'ose consentir,
 Et mes plus doux souhaits sont pleins de repentir;
 A deux Rivaux pour moi je fais prendre les armes,
 Le plus heureux succès me coutera des larmes,
 Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
 Mon Père est sans vengeance, ou mon Amant est mort.

ELVIRE.

D'un & d'autre côté je vous vois soulagée,
 Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vangée,
 Et quoique le destin puisse ordonner de vous,
 Il soutient votre gloire, & vous donne un Epoux.

CHIMENE.

Quoi? l'objet de ma haine, ou de tant de colère!
 L'Assassin de Rodrigue, ou celui de mon Père!
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri.
 De tous les deux côtés mon âme se rebelle,
 Je crains plus que la mort la fin de la querelle.
 Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix.

Et toi, puissant Moteur du destin qui m'outrage,
Termine ce combat sans aucun avantage,
Sans faire aucun des deux ni Vaincu, ni Vainqueur.

ELVIRE.

Ce seroit vous traiter avec trop de rigueur.
Ce combat pour votre ame est un nouveau supplice,
S'il vous laisse obligée à demander justice,
A témoigner toujours ce haut ressentiment,
Et pour suivre toujours la mort de votre Amant.
Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
Lui couronnant le front, vous impose silence,
Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
Et que le Roi vous force à suivre vos desirs.

CHIMENE.

Quand il fera Vainqueur, crois-tu que je me rende?
Mon devoir est trop fort, & ma perte trop grande,
Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
Que celle du combat, & le vouloir du Roi.
Il peut vaincre D. Sanche avec fort peu de peine,
Mais non pas avec lui la gloire de Chiméne,
Et quoiqu'à sa victoire un Monarque ait promis,
Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
Que le Ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
Quoi! vous voulez encor refuser le bonheur
De pouvoir maintenant vous taire avec honneur!
Que prétend ce devoir, & qu'est-ce qu'il espère?
La mort de votre Amant vous rendra-t-elle un Père?
Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de mal-
heur?

Faut-il perte sur perte, & douleur sur douleur?
Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
Vous ne méritez pas l'Amant qu'on vous destine,

F 2

Et nous verrons du Ciel l'équitable courroux
 Vous laisser par sa mort Don Sanche pour Epoux.

CHIMENE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point par ce funeste augure.
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux,
 Sinon, en ce combat Rodrigue a tous mes vœux.
 Non qu'une folle ardeur de son côté me panche,
 Mais s'il étoit vaincu je serois à D. Sanche,
 Cette aprêt ension fait naître mon souhait.
 Que vois-je, Malheureuse? Elvire, c'en est fait.

SCENE III.

D. SANCHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. SANCHE.

Obligé d'aporter à vos pieds cette épée . . .

CHIMENE.

Quoi! du sang de Rodrigue encore toute trempée!
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimai le mieux?

Eclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre,
 Mon Père est satisfait, cesse de te contraindre.
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon ame au desespoir, ma flâme en liberté.

D. SANCHE.

D'un esprit plus rassis . . .

CHIMENE.

Tu me parles encore,
 Exécrable Assassin d'un Héros que j'adore?

Vas, tu l'as pris en Traître; un Guerrier si vaillant
N'eut jamais succombé sous un tel assaillant.

ELVIRE.

Mais Madame écouté!

CHIMENE.

Que veux-tu que j'écoute?

Après ce que je vois puis-je être encor en doute?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé:
Pardonne cher Amant à ma rigueur sanglante,
Songe que je suis Fille aussi-bien comme Amante,
Si j'ai vangé mon Père au dépend de ton sang
Du mien pour te venger, j'épuiserais mon flanc.
Mon ame désormais n'a rien qui la retienne,
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi qui me prétend aquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie,
En croyant me vanger, tu m'as ôté la vie.

D. SANCHE.

Etrange impression, qui loin de m'écouter . . .

CHIMENE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter?
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime & ta vaill-
lance.

Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours,
Vas, vas, je mourrai bien sans ce cruel secours,
Abandonne mon ame au mal qui la possède,
Pour venger mon Amant je ne veux point qu'on
m'aide.

SCENE IV.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. SANCHE, D. ALONSE, CHIMENE,
ELVIRE.

CHIMENE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pû céler.
J'aimeis, vous l'avez sçu, mais pour venger mon
Père

J'ai bien voulu proscrire une tête si chère.
Votre Majesté, Sire, elle-même a pû voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, & sa ma mort changée,
D'implacable Ennemie, en Amante affligée;
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perduë en prenant ma défense,
Et du bras qui me perd je suis la récompense!

Sire, si la pitié peut émouvoir un Roi,
De grace, revoquez une si dure loi.
Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
Je lui laisse mon bien, qu'il me laisse à moi-même,
Qu'en un Cloître sacré je pleure incessamment
Jusqu'au dernier soupir mon Père & mon Amant.

D. DIEGUE.

Enfin, elle aime, Sire, & ne croit plus un crime
D'avouer par sa bouche un amour légitime.

D. FERNAND.

Chiméne, fors d'erreur, ton Amant n'est pas mort,
Et Don Sanche vaincu t'a fait un faux raport.

D. SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçuë.
 Je venoit du combat lui raconter l'issüë.
 Ce généreux Guerrier dont son cœur est charmé,
Ne crainds rien, (m'a-t-il dit quand il m'a desarmé)
Je laisserois plutôt ma victoire incertaine
Que de répandre un sang hazardé pour Chimène;
Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du Roi,
Vas de notre combat l'entretenir pour moi,
De la part du Vainqueur lui porter ton épée!
 Sire, j'y suis venu, cet objet l'a trompée,
 Elle m'a cru Vainqueur me voyant de retour,
 Et soudain sa colére a trahi son amour,
 Avec tant de transport & tant d'impatience,
 Que je n'ai pü gagner un moment d'audience.
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux,
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

D. FERNAND.

Ma Fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu;
 Ni chercher les moyens d'en faire un desaveu;
 Une loüable honte envain t'en sollicite,
 Ta gloire est dégagée, & ton devoir est quitte,
 Ton Père est satisfait, & c'étoit le venger
 Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
 Tu vois comme le Ciel autrement en dispose;
 Ayant tant fait pour lui fais pour toi quelque chose,
 Et ne sois point Rebelle à mon commandement,
 Qui te donne un Epoux aimé si chèrement.

SCENE V.

D. FERNAND, D. DIEGUE, D. ARIAS,
D. RODRIGUE, D. ALONSE, D. SAN-
CHE, CHIMENE, ELVIRE.

D. FERNAND.

A Proche-toi, Rodrigue! & toi reçois ma Fille
De la main de ton Roi, l'Apui de la Castille.

D. RODRIGUE.

Ne vous offensez point, Sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma Conquête,
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame, mon amour n'emploira point pour moi,
Ni la loi du combat, ni le vouloir du Roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un Père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille & mille Rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une Ar-
mée,

Des Héros fabuleux passer la renommée?
Si mon crime par-là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, & puis tout achever.
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du Coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des Humains;
Ma tête est à vos pieds, vangez-vous par vos mains.
Vos mains seules ont droit de vaincre un Invincible,
Prenez une vengeance à tout autre impossible;
Mais du moins que ma mort suffise à me punir,

Ne me bannissez point de votre souvenir,
 Et puis que mon trépas conserve votre gloire,
 Pour vous en revanche conservez ma mémoire,
 Et dites quelquefois, en déplorant mon sort,
S'il ne m'avoit aimé il ne seroit pas mort.

CHIMENE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, Sire,
 Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire,
 Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr,
 Et vous êtes mon Roi, je vous doit obéir.
 Mais quoique déjà vous m'avez condamnée,
 Sire quelle aparence à ce triste himénée?
 Qu'en même jour commence & finisse mon deuil
 Mettre en mon lit Rodrigue, & mon Pere au cerceuil
 C'est trop d'intelligence avec son homicide
 Vers ses manes sacrées, c'est me rendre perfide
 Et souiller mon honneur d'un reproche éternel
 D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

D. FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
 Ce qui sembloit d'abord ne le pouvoir sans crime,
 Rodrigue t'a gagnée, & tu dois être à lui;
 Mais quoique sa valeur t'ai conquise aujourd'hui,
 Il faudroit que je fusse ennemi de ta gloire
 Pour lui donner si-tôt le prix de sa victoire.
 Cet himen différé ne rompt point une loi,
 Qui sans marquer de temps lui destine ta foi.
 Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.

Rodrigue, cependant il faut prendre les armes,
 Après avoir vaincu les Mores sur nos bords,
 Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
 Vas, jusqu'en leur País leur reporter la guerre,
 Commander mon Armée, & ravager leur terre.
 A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi,

Ils t'ont nommé Seigneur, & te voudront pour Roi.
 Mais parmi tes hauts faits sois lui toujours fidelle,
 Reviens-en, s'il te peut, encor plus digne d'elle,
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser,
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

D. RODRIGUE.

Pour posséder Chiméne, & pour votre service
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accom-
 plisse?

Quoiqu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

D. FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse,
 Et possédant déjà le cœur de ta Maîtresse,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat con-
 tre toi,

Laisse faire le temps, ta vaillance, & ton Roi.

Fin du cinquième & dernier Acte.



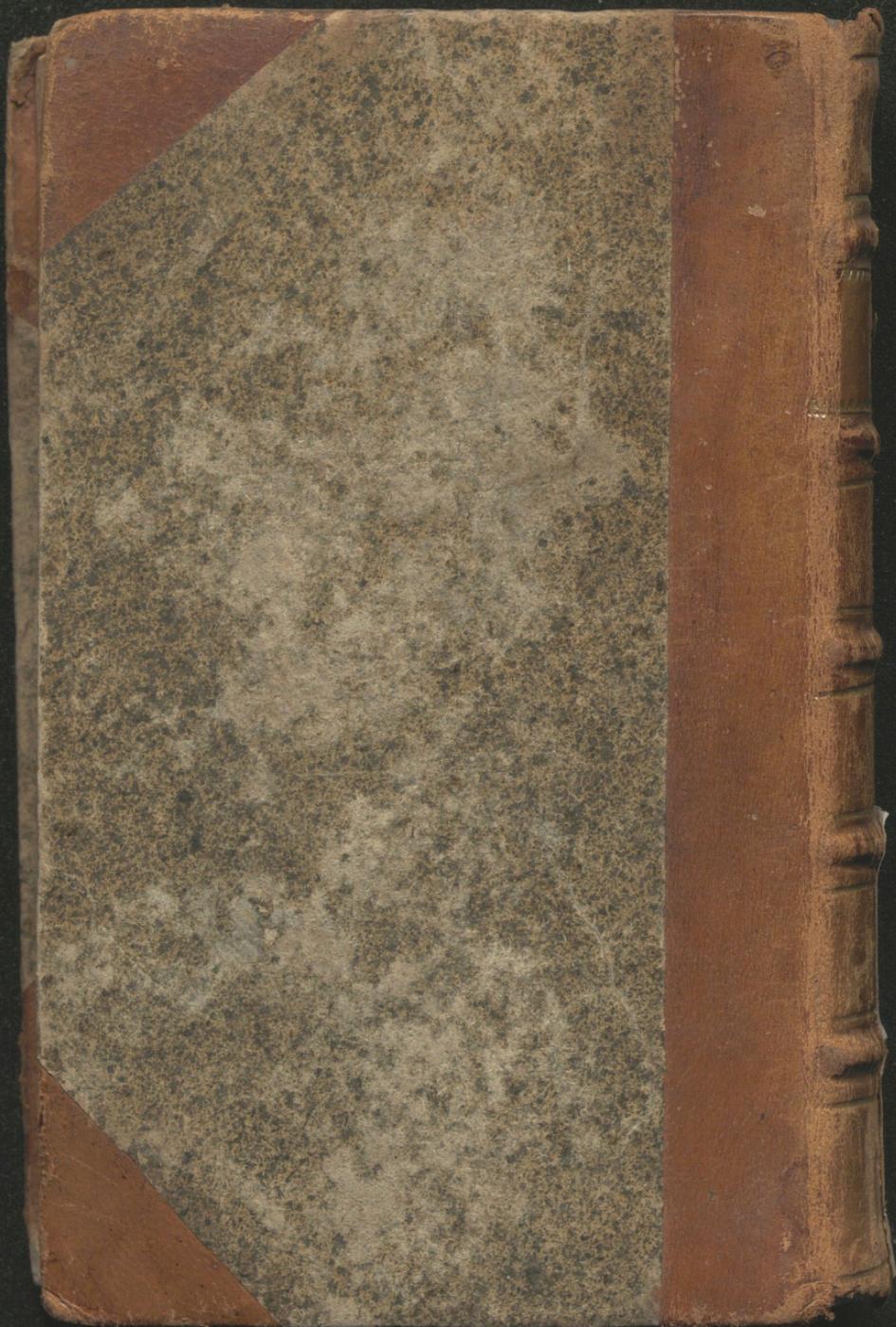
DL

58306

AB 58306
g

DL 2950 c





1
LE CID,
TRAGÉDIE

De Mr. de CORNEILLE.

Nouvelle Edition revue & corrigée par



Ch

tins.